



Annales historiques de la Révolution française

361 | juillet-septembre 2010

Entre scatologie et fantasmes sexuels, le cul et son imaginaire

« La trésorière des Miramionnes n'avait qu'une fesse... »

Annie Duprat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11685>

DOI : 10.4000/ahrf.11685

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 53-64

ISBN : 978-2-200-92633-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Duprat, « « La trésorière des Miramionnes n'avait qu'une fesse... » », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 361 | juillet-septembre 2010, mis en ligne le 01 septembre 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11685> ; DOI : 10.4000/ahrf.11685

Tous droits réservés



« LA TRÉSORIÈRE DES MIRAMIONNES N'AVAIT QU'UNE FESSE... »

Annie DUPRAT

À partir de l'étude de neuf estampes figurant diverses fessées infligées tantôt à des députés, tantôt à des religieuses ou encore à des princes chefs des armées ennemies, l'article se propose de mettre en évidence les mécanismes du rire et ceux de l'attaque politique *ad hominem*.

Mots-clés : Abbé Maury, allégories, anticléricalisme, armée, caricatures, Cobourg, Constitution civile du clergé, duc d'York, femme patriote, Jourdan.

Cette affirmation, aussi énigmatique que lapidaire, figure sur la lettre d'une caricature fameuse, *La discipline patriotique ou le fanatisme corrigée [sic] : Epoque arrivée dans la semaine de la Passion 1791 par les dames de la Halle. D'après un relevé exacte [re-sic], il s'est trouvé 621 fesses fouettées. Total 310 culs et demie [re-sic] attendu que la Trésorière des Miramiones n'avait qu'une seule fesse* (fig. 27, cahier couleur).

L'effet comique est immédiat ! L'obscénité de la fesse découverte jointe au statut de la personne concernée renforce la puissance de l'attaque, la violence symbolique du propos étant contrebalancée par l'œillade complice de l'auteur d'une estampe destinée au grand public... Cette caricature, parmi la vingtaine de fessées patriotiques, a connu un très grand succès dont témoignent les variantes, avec des commentaires plus politiques, comme on le verra plus loin. Siècle des galanteries de Watteau et d'un libertinage pas seulement érudit au sens où l'entendaient les esprits libres, le XVIII^e siècle se caractérise par une importante production de livres nommés « philosophiques », justement

parce qu'ils ne l'étaient pas, ou du moins ne l'étaient pas tous. Le thème de la fesse mise à nu et de la fessée, « patriotique » comme il se doit, relève aussi d'un genre fréquenté par les plus grands auteurs. On se souvient de la célèbre fessée infligée au jeune Rousseau par mademoiselle Lamercier qui a produit chez le garçonnet une souffrance cuisante mêlée à un plaisir de nature érotique, que le Rousseau adulte sait parfaitement identifier¹. L'œuvre de Diderot, entre *Les bijoux indiscrets* (1748) et *La Religieuse*, ouvrage publié par feuilles dans les années 1780, avant d'être édité en totalité de façon posthume, à la fin du siècle, s'inscrit délibérément dans la veine des romans libertins, voire licencieux, comme le remarque avec pertinence Jean Sgard². Dans le *Salon de 1765*, Diderot évoque une conversation qu'il aurait eue avec une mystérieuse mademoiselle Babuti au sujet de contes licencieux qu'il souhaitait lire³. Sgard note d'ailleurs que l'on trouve dans *La Religieuse*, des traces d'un classique du conte libertin, *Vénus dans le cloître ou la religieuse en chemise* de Chavigny de La Bretonnière (1682)⁴. Mais l'œuvre de Diderot dépasse le genre libertin pour développer une argumentation très anticléricale : le cloître étant assimilé à une prison et la prise de voile à un internement arbitraire, les déviances sexuelles que l'on peut observer chez les religieuses seraient-elles le signe d'une aspiration à la liberté ?

Dans ce genre de littérature, la fessée serait donc le symbole ou, mieux, le vecteur de la critique par le biais de dérision. Transgressive, car elle s'attaque à des « grands » (Necker, le député Maury, la famille des Montmorency ou encore le prince de Condé), elle est blasphématoire lorsqu'elle prend pour cible des religieuses ; enfin, jouant sur le registre de la dérision et les procédés bien connus du « Monde à l'envers », elle participe du combat contre les armées étrangères et contre les émigrés⁵. On trouve donc des fessées à tous les moments de la Révolution, pour illustrer plusieurs combats. Le premier est l'attaque *ad hominem*.

(1) Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, Leipzig, Bern et Tauchnitz jeune éd., 1845, t. 1, p. 12-13.

(2) Jean SGARD, « Diderot et *La Religieuse en chemise* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 43 *Varia*, [En ligne], mis en ligne le 29 octobre 2010. URL : <http://rde.revues.org/index3492.html>.

(3) *Œuvres de Denis Diderot*, t. 1, *Salons*, Paris, J. L. J. Brière, 1821, p. 256.

(4) Voir l'édition récente de *La Religieuse en chemise*, de Chavigny de La Bretonnière, avec présentation et notes de Jean Sgard, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009.

(5) Frédéric TRISTAN, *Le Monde à l'envers*, Paris, Hachette, 1986.



Quelques « héros » des caricatures

L'une des « têtes de turc » favorites des trois premières années de la Révolution est sans conteste l'abbé Maury. Député du clergé en 1789, il n'a de cesse de lutter contre les idées libérales ou tolérantes qui s'expriment, même à l'intérieur de son ordre. Il s'oppose à l'abbé Grégoire qui prône l'égalité civile des juifs, s'oppose à la Constitution civile du clergé en 1791, avant de rejoindre les émigrés à Coblenz puis en Italie. Dans l'imaginaire politique qui est particulièrement révélé par les caricatures, l'abbé Maury est même noté comme étant une « bête noire », l'inspirateur malfaisant de Louis XVI⁶. Orateur prolix autant que brillant, Maury s'efforce de résister au cours de la Révolution en défendant les principes d'autorité et de hiérarchie voulus par Dieu. Une douzaine de caricatures ont été publiées à la suite d'un incident dont les journaux du temps ont gardé la mémoire⁷. Durant la séance du 22 janvier 1790, l'abbé Maury, ne pouvant parvenir à se faire entendre dans une discussion s'était mis en colère : « Je demande à ceux de cette Assemblée à qui la nature a refusé tout autre courage que celui de la honte, ce qu'ils pourront répondre ». Plusieurs membres de la Constituante proposent de chasser Maury de l'Assemblée et de demander au bailliage de Péronne, dont il était l'élu, de nommer un autre député. Mirabeau monte à la tribune pour excuser Maury dont les propos sont quand même censurés et portés au procès-verbal. Cette histoire fait en quelque sorte jurisprudence puisque la séance du lendemain s'ouvre sur la requête du président de l'Assemblée pour la rédaction d'un règlement « à l'effet de déterminer les censures et les peines qui pourraient être infligées aux membres de l'assemblée qui se seraient oubliés au point de lui manquer de respect ». La plus célèbre fessée infligée à l'abbé porte en titre une légende qui résume toute l'affaire : *L'abbé il l'a toujours mérité*⁸ (fig. 24, cahier couleur). Elle se présente de façon étonnante comme une estampe hybride, mêlant des éléments de décor très réalistes à une iconographie plus fantastique : à gauche, on voit le président de l'Assemblée tenant à la main le papier de remontrances ; au fond, des députés assis, à l'expression un peu

(6) Ouzi ELYADA, « La mise au pilori de l'abbé Maury : imaginaire comique et mythe de l'antihéros pendant la Révolution française », *AHRF*, n° 341, 2005, p. 1-24. Cet article n'évoque pas les caricatures. *La bête noire*, censée représenter l'abbé Maury, qui figure dans les *Révolutions de France et de Brabant*, de Camille Desmoulins, au n° 57, 27 décembre 1790.

(7) BNF Estampes, coll. De Vinck, n° 1992 à 2005.

(8) De Vinck, n° 1992.

ahurie ; au premier plan, trois autres députés, munis de badines en bois, sont occupés à fustiger l'abbé. Au sol, un papier sur lequel on peut lire « Fustigez fort et fustigez d'accord ». Vêtu de noir et de violet, courbé sur le dos d'une figure de la Discorde, l'abbé Maury, les fesses à l'air, subit avec douleur le châtiment infligé. La Discorde est figurée dans la tradition des iconologies de la Renaissance : mamelles et cheveux pendants, bas du corps en forme de sirène bifide. Les corps de Maury et de la Discorde sont enchevêtrés de telle manière qu'ils semblent ne faire qu'un, une figure de monstre terrassé par les coups infligés par des hommes. Sur le même sujet, on peut observer une autre caricature plus sobre puisque l'abbé est debout, les fesses dégoulinantes de sang, mais, si la lettre est plus violente (*Frappez fort, nous le connaissons* et *Ah ! Vous l'avez bien mérité, cela vous apprendra à être plus réservé*) la scène est beaucoup plus modérée puisqu'il n'y a pas de Discorde et qu'aucun geste de flagellation n'est montré. Seule, une chaise renversée peut rendre compte de la violence du moment⁹.

Directeur général des Finances, Jacques Necker savait également manier l'art de la communication politique, par l'image et par les textes¹⁰. À l'inverse, il a suscité une violente campagne de libelles, récemment étudiée par Léonard Burnand¹¹. Mais celui qu'une célèbre caricature des *Révolutions de France et de Brabant* montre en grand jongleur des finances publiques, reste immensément populaire dans la décennie 1780 et durant les premières années de la Révolution. En témoigne la caricature *Une femme couchée de condition, fouetté [sic] pour avoir craché sur le portrait de M. Necker*, qui a connu plusieurs variantes (fig. 25, cahier couleur)¹². Sur toutes, la scène est assez simple : deux hommes retiennent une femme, soulèvent sa robe ; tandis qu'un troisième s'étonne, le bras levé. Aucune trace de fouet, ni de bâton, ni de sang ; aucune trace non plus d'un quelconque buste de Necker. Le décor rappelle très grossièrement les arcades du Palais-Royal ; un seul des personnages au fond de l'image lève le bras tandis que tous les autres promeneurs devisent, indifférents à la scène. Tout se passe comme si l'on assistait à la récupération d'une

(9) De Vinck n° 1993.

(10) Garry APGAR, « Sage comme une image : trois siècles d'iconographie voltairienne », *Nouvelles de l'Estampe*, n° 135, 1994, p. 2-45.

(11) Léonard BURNAND, *Les pamphlets contre Necker. Médias et imaginaire politique au XVIII^e siècle*, Paris, Garnier, 2009.

(12) *Une femme couchée de condition, fouetté [sic] pour avoir craché sur le portrait de M. Necker*, De Vinck n° 1375 ; variante en contre-partie, De Vinck n° 1374.



estampe licencieuse « ordinaire », en quelque sorte, pour la transformer en estampe politique. Sur la marge inférieure de l'exemplaire de la collection De Vinck, on peut lire la mention manuscrite « l'anecdote est de toute Vérité »¹³. Le catalogue de la collection nous donne ensuite l'information suivante : dans le registre d'achat du marchand d'estampes Vallée¹⁴, on lit à la date du 27 juillet 1789 : « Au sieur Bause, je dois 19 culs fouettés à 6 sous, 5 livres, 14 sols ». Et encore, à la date du 29 juillet : « au sieur Bause graveur, plus cinq culs fouettés à 6 sous chaque... ». Aux dates du 4, du 8, du 17 et du 23 août : « 3, 5, 4 et 6 culs fouettés, [toujours] à 6 sous pièce ». L'auteur serait, d'après la notice du catalogue de la collection De Vinck, Jean-Frédéric Bause (1738-1814) qui a dessiné et gravé à l'eau-forte dans tous les genres et aurait séjourné plusieurs années à Paris¹⁵. Mais aucun des dictionnaires spécifiques (allemands et français) ne mentionne de séjour à Paris pour cet artiste. Pourrait-on lancer l'hypothèse que l'auteur serait le célèbre Boze, portraitiste royal ? Ce serait plausible dans la mesure où de grands artistes comme Debucourt ont pu réaliser de terribles estampes comme *Le calculateur patriote*¹⁶. Toutes ces informations nous renseignent sur la vogue commerciale du motif des fessées, mais rien n'assure que, parmi les estampes vendues par Vallée, figure précisément celle-ci. Ce thème, qui jouit d'une certaine vogue, ferait-il allusion à un événement survenu – ou prétendument – survenu au Palais-Royal le 24 juin 1789, comme en témoigne la lecture d'un court texte, *Dialogue entre un homme et sa femme qui fut fessée au Palais-Royal pour avoir osé conspuer le portrait de M^r Necker* ? Ce libelle, d'origine royaliste, nous renseigne sur l'imaginaire du moment, où se mêlent politique et sensualité¹⁷.

Au registre beaucoup plus politique, on doit classer la célèbre gravure de la série des *Tableaux historiques de la Révolution Française*, sur

(13) De nombreuses estampes conservées à la BNF portent des mentions manuscrites à la plume, peut-être dues au collectionneur, qui apportent souvent des informations capitales.

(14) Le journal du libraire Vallée, porte Royale rue du Louvre à Paris, a été commencé le 1^{er} janvier 1787 : Jean ADHÉMAR, « Vallée, marchand d'estampes à Paris, 1787-1789 », *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « Le Vieux Papier »*, 1965, p. 261-264.

(15) François-Louis BRUEL, *Un siècle d'histoire de France par l'estampe, 1770-1871, Collection De Vinck, Inventaire analytique*, Paris, BNF, 1909, t. 1, p. 660.

(16) Odile FALIU, « Le Calculateur patriote fortune d'une estampe révolutionnaire », *Nouvelles de l'estampe*, juillet 1990, n° 111, p. 11-20.

(17) *Dialogue entre un homme et sa femme...*, slnd, 7 p., BNF Lb³⁹ 1930 [consultable sur Gallica]. Voir les pages 2 et 7 dans lesquelles Madame évoque le plaisir reçu par cette fessée... comme Jean-Jacques le faisait dans ses *Confessions*.

la charge du prince de Lambesc dans le jardin des Tuileries le 12 juillet 1789¹⁸. Alors que des patriotes, au milieu de la foule débonnaire d'un beau dimanche estival portaient en triomphe les bustes du duc d'Orléans et de M. Necker, le prince de Lambesc, à cheval, à la tête des troupes du Royal-Allemand, sabre à la main, procède à un carnage. Les bustes des idoles du peuple sont à terre...

À l'automne 1791, lorsque s'installe l'Assemblée législative, les plus déterminés des opposants à la Révolution comprennent qu'il leur faut fourbir de nouvelles armes pour s'opposer au cours des événements. Après avoir méprisé la caricature, ils se lancent dans une véritable guerre des images, bien étudiée par Claude Langlois¹⁹. Plusieurs journaux royalistes sont les vecteurs de cette contre-propagande : *L'Ami du Roi*, le *Journal de la Cour et de la Ville* et une publication périodique, par fascicules *Histoire des caricatures de la révolte des Français*, de Boyer de Nîmes²⁰. Sous le titre *Fesse-Mathieu*, le *Journal de la Cour et de la Ville* publie dans son numéro en date du 21 janvier 1792 une caricature mettant en scène Mathieu de Montmorency : les mains jointes en signe de prière, le visage tourné vers le spectateur et dont l'expression se situe entre peur et dépit, est agenouillé devant l'un de ses ancêtres, tandis qu'un homme en uniforme s'apprête à lui donner une vigoureuse fessée (fig. 26). Tous les signes sont importants dans cette image sobrement composée. Le héros, au centre, est courbé, plié en trois, dans une position très humiliante (il a perdu son chapeau et sa canne, signe d'aristocratie, qui gisent au premier plan). À gauche et de face, un personnage, en costume du xvi^e siècle, revêtu d'une cuirasse, se tient droit au milieu d'un nimbe de lumière (on voit les rayons du soleil mais aussi, redoublement de sens, des éclairs fulgurants), tenant une épée de la main gauche, tandis que sa main droite vise l'homme à genoux. À droite et de dos, un homme en uniforme de garde française s'apprête à flageller rudement le fessier du héros de l'image qu'il vient de dénuder²¹. La caricature est donc claire, mais encore faut-il en identifier précisément les personnages. Le *Journal de la Cour et de la Ville* nous donne quelques indications précises en ces termes :

(18) *Tableaux historiques de la Révolution Française*, de Prieur et Berthault, n° 8.

(19) Claude LANGLOIS, *La caricature contre-révolutionnaire*, Paris, CNRS, 1988.

(20) Annie DUPRAT, « Le regard d'un royaliste sur la Révolution : Jacques-Marie Boyer de Nîmes », *AHRF*, n° 337, 2004, p. 21-39.

(21) De Vinck n° 3613.



« On vend chez les marchands d'estampes une caricature nouvelle au bas de laquelle on lit *Fesse-Mathieu*. Elle représente un jeune homme à genoux, dans la posture la plus humiliante : un caporal schelag tient dans la main une grosse poignée de verges tandis que de l'autre il découvre le postérieur du jeune homme. Le grand *Montmor[ency]*, l'épée nue à la main, ordonne au caporal de frapper, tandis qu'il compte les coups. Le petit *Mathieu* a beau supplier, son ancêtre paraît inexorable »²².

Mathieu de Montmorency (1766-1826), élu député de la noblesse par le bailliage de Montfort-L'Amaury, a prêté le serment du Jeu de Paume et joué un rôle actif lors de la nuit du 4 août et de l'élaboration de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Il s'agit donc d'un de ces nobles libéraux considérés comme traîtres à la cause de leur ordre, comme le marquis de Villette et le duc d'Aiguillon, pour ne prendre que les exemples les plus célèbres de la caricature contre-révolutionnaire. La plaisanterie sur l'expression « fesse-mathieu » qui désignait encore au XVIII^e siècle les gens de basse condition qui « festaient saint Mathieu », leur patron, rejoint ici le prénom de Mathieu de Montmorency²³. L'ancêtre serait le connétable Anne de Montmorency (1492-1567), compagnon de François I^{er}, au conseil comme sur les champs de bataille, un modèle de fidélité dans une période bien troublée. L'image, une aquatinte anonyme, est insérée dans un médaillon ovale en largeur, vendue dans la librairie de Michel Wébert – ou Weber – au Palais-Royal²⁴.

Pourtant, si la force visuelle de cette image ne fait aucun doute, il faut, pour la comprendre et en rire – ou s'en offusquer –, jouir d'une culture certaine et connaître le rôle des protagonistes dans l'histoire de France. Tel est le sort de la plupart des caricatures contre-révolutionnaires. En revanche, fustiger des femmes et, *a fortiori* des religieuses, cibles de prédilection des caricatures patriotes, déclenche immédiatement un rire doublé d'une charge transgressive anti-religieuse.

(22) Cité par Claude LANGLOIS, *op. cit.*, p. 100.

(23) Pour « Fesse-Mathieu », voir Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ? Dictionnaire du Père Duchesne 1790-1794*, Paris, Tallandier, 2009, p. 234.

(24) Nous ne suivons pas ici l'affirmation de la notice de la collection De Vinck, reprise par Claude Langlois, ayant déjà démontré que Wébert n'était ni dessinateur ni graveur, mais libraire – et comploteur royaliste. Voir notre article « Le commerce de la librairie Wébert à Paris sous la Révolution », *XVIII^e siècle*, n° 33, 2001, p. 357-366.

Les fessées au couvent

La question religieuse, dans sa version cléricale, se pose avec acuité durant la Révolution française, avant le vote de la Constitution civile du clergé (12 juillet 1790) et la promulgation de plusieurs brefs de Pie VI la condamnant (10 mars et 13 avril 1791). Sans revenir sur l'histoire religieuse de la France au XVIII^e siècle, rappelons juste quelques éléments nécessaires à la compréhension de la vogue des caricatures anti-religieuses. Outre le constat de l'immensité de la propriété foncière du clergé de France, ce qui attise bien des convoitises dans les rangs du Tiers, l'esprit des Lumières ne s'accorde pas avec l'idée de prise de voile et de vie réduite à l'enfermement des couvents et des monastères, considérés comme un emprisonnement contre-nature. La plus célèbre des caricatures de 1791 joue habilement sur le registre de l'humour, de l'obscène et de l'anti-cléricalisme (fig. 27, cahier couleur). Sur *La discipline patriotique ou le fanatisme corrigée* [sic] une vieille femme, en habit de religieuse, les mains jointes et les jupes troussées, subit une fessée si violente de la part de deux jeunes femmes que ses fesses en sont rougies...²⁵ La lettre de l'estampe, qui figure en tête du présent article, est particulièrement savoureuse !

L'ordre religieux dit « des Miramiones » a été fondé en 1661 ; leur nom vient de l'Hôtel mis à leur disposition par la duchesse de Miramion. L'action de cette eau-forte anonyme coloriée d'assez grande taille (0,143 × 0,262 cm) se situe au milieu de la cour du couvent ; au fond à gauche, d'autres sœurs en costume gris s'enfuient pour échapper à pareil traitement. À droite de l'image, une femme, rigolarde mais « armée » de verges, désigne la victime de la fessée ; au fond à droite, un homme vêtu d'une longue redingote verte, une cocarde à son chapeau, applaudit avec contentement tandis que les gardes nationales, dont les silhouettes sont à peine esquissées à l'extrême droite, semblent impassibles. Le catalogue de la collection De Vinck précise :

« Les sœurs grises, dites dames de la Providence de St Roch [...] secondées par les petits Jésuites avaient accouché d'un petit catéchisme à l'usage des enfants de la paroisse. Ce petit catéchisme contenait en demandes et réponses les brefs de J.-F. Maury, les lettres pastorales de Nicodème Juigné, et autres maximes pieusement incendiaires de nos ci-devant seigneurs les évêques et cardinaux défunts. Les pauvres petits et petites patriotes à qui on faisait avaler ces drogues en ont eu des indi-

(25) De Vinck 3494 et, en contre-partie, De Vinck 3495].



gestions de conscience... Alors, les mamans citoyennes sont accourues armées de verges. Les sœurs grises ont été troussées par les “mamans citoyennes” qui ont fouetté le derrière des sœurs grises. du Jeudi 7 avril 1791 »²⁶.

En ce joli mois d'avril 1791, pareille « discipline patriotique » ne s'est pas exercée uniquement à Saint Roch. Plusieurs femmes ont traqué dans leurs couvents les religieuses qui, selon elles, avaient mérité le fouet. Elles fustigèrent ainsi les sœurs de Saint Roch, de Saint Sulpice, de Saint Nicolas des Champs, de la Madeleine de la Ville l'Évêque, de Sainte Marguerite, de Saint Paul, des Trinitaires de la Roquette et bien d'autres encore ! Cette cruauté avait pour prétexte que ces religieuses refusaient de prêter le serment qu'on exigeait d'elles, ne faisant confiance qu'aux prêtres réfractaires. On aurait même distribué sur le Pont-Neuf et au Palais-Royal des caricatures avec un libelle : *Liste de toutes les sœurs dévotes qui ont été fouettées par les Dames des Marchés de Paris, avec leurs noms, ceux de leurs paroisses, et un détail très véritable de toutes leurs aventures avec les Curés, vicaires et Habitues desdites paroisses*.

Le graveur et marchand d'estampes Villeneuve reprend l'anecdote dans sa *Collection générale des caricatures de la Révolution française*²⁷. Le titre est juste inversé : *Le Fanatisme corrigée [sic] ou la discipline patriotique* (fig. 28). L'image, inscrite dans un ovale à fond rouge, est épurée de tous les éléments qui n'étaient pas indispensables à sa compréhension ; on n'y voit que la victime et les deux femmes en train de la fouetter. Villeneuve en introduit d'autres, qui donnent une force beaucoup plus grande à l'image : la religieuse fouettée, les fesses déjà teintées de sang, continue à prier, le visage tendu vers la base d'un crucifix qui porte une inscription parfaitement lisible : « Obéissance à la Loi ». À terre, deux papiers sur lesquels on peut lire : « bref de Pie V » et « Mandement de M^{gr} l'Archevêque de Paris », confirmant la date du printemps 1791 pour cette estampe. La même scène figure également sous le titre *Discipline patriotique* dans la livraison n° 74 du journal de Camille Desmoulins, les *Révolutions de France et de Brabant*²⁸ (fig. 29). On peut comparer la scène vue par Villeneuve et l'interprétation très simplifiée par le graveur du périodique de Camille Desmoulins : peu d'éléments religieux dans le

(26) François-Louis BRUEL, *Un siècle d'histoire de France par l'estampe, 1770-1871, Collection De Vinck, Inventaire analytique*, Paris, BNF, 1914, t. 2, p. 549.

(27) De Vinck 3495.

(28) *Révolutions de France et de Brabant*, 25 avril 1791 et collection De Vinck 3496.

décor (tout juste peut-on déceler un calice dans la main droite du personnage qui sort du « Caffé Richelieu », donc la scène se passe au Palais-Royal), ce serait blasphématoire, une seule femme à cornette, la victime de la fessée, l'assistance est peu nombreuse. Outre les deux femmes fouettardes, on aperçoit cinq personnes (deux femmes, un citoyen portant chapeau encocardé semblable à celui figurant sur *Le Fanatisme corrigée* [sic] ou *la discipline patriotique*, un garde national).

Une dernière estampe, beaucoup plus complexe, retiendra notre attention, *Fait miraculeux arrivé en pleine rue à Paris, l'an du Salut de 1791, le 6 avril*²⁹. À l'intérieur d'une cellule, une religieuse, agenouillée sur un prie-Dieu, est frappée par deux femmes ; ses fesses sont auréolées de rayons d'or et le vénérable Benoît Labre, descendant du ciel, les orne d'une couronne de roses. De la main gauche, il tient une branche de lys, le bref du Pape et l'ordonnance de l'archevêque de Paris. Toute l'assistance s'écarte, effrayée. L'image porte une longue lettre manuscrite, détournée de *La Pucelle* de Voltaire : *Fait miraculeux arrivé en pleine rue à Paris, l'an du Salut de 1791, le 6 avril*.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
 À la chapelle, à la cave, en tout lieu,
 Ces ennemis des servantes de Dieu
 Flagellent tous sans honte et sans scrupule
 Du ceintre bleu de la céleste sphère
 Labre voyait le déplorable cas :
 La palme en main il s'élance ici bas,
 Et de rayons orne le saint derrière³⁰.

Mendiant et vagabond, Benoît Labre (1748-1783) prêche la pauvreté évangélique en montrant l'exemple à travers sa personne ; il est l'objet d'une dévotion populaire très importante³¹. La scène est reprise, en taille réduite et simplifiée, par Boyer de Nîmes, royaliste catholique très actif dans la contre-révolution dans son *Histoire des caricatures de la révolte des Français*, dont la publication s'est échelonnée durant quelques mois de l'année 1792, jusqu'au 10 août ; s'étant fixé pour but

(29) De Vinck 3497

(30) *La Pucelle d'Orléans* est un poème composé vers 1730. Seuls les quatre premiers vers sont identiques à ceux de Voltaire, voir l'édition de 1810, p. 139.

(31) Claude LANGLOIS, « Invention d'un saint, prolifération d'images. Le cas Benoît Labre », *Mélanges de l'École française de Rome*, 1990, volume 102, numéro 102/2, p. 353-366.



de dénoncer la propagande par la caricature opérée par les patriotes, il publie des adaptations simplifiées des estampes qu'il juge les plus injurieuses et les commente de façon très violente...³² À l'exact opposé, le fameux Gillray multiplie les fesses rougies par la violence des fessées sur *A representation of the horrid barbarities* (fig. 30) qui ne montre pas moins de neuf culs violentés... Les victimes portent ostensiblement chapelets et costume religieux et, au mur, un tableau figure la Flagellation du Christ : par ces signes, Gillray inscrit son œuvre dans le registre de l'obsécénité doublé du mépris des catholiques.

La fessée est un châtiment corporel humiliant pour celui ou celle qui le reçoit, drôle ou choquant pour celui ou celle qui assiste à la scène, jouissif et vengeur pour celui ou celle qui l'exécute... Les fessées républicaines, infligées aux armées des émigrés et des contre-révolutionnaires, sont légion, c'est le cas de le dire...

Les fessées à l'armée

Lorsque la guerre éclate, en 1792, de nombreux émigrés ont rejoint les armées coalisées contre la France. La caricature *Il n'a qu'à venir il sera traiter [sic] de la sorte* (fig. 31) montre le prince de Condé, agenouillé, les culottes troussées, qui est fustigé à l'aide du décret « Le Droits de l'home [sic] ». par une figure allégorique vêtue de tricolore et portant sur la tête un rempart crénelé³³. D'après la légende manuscrite, l'allégorie représente « La Constitution ». On lit au n° 1 de la légende : « Constitution fustigeant le Contrerévolutionnaire avec le droit de l'Home [sic] et le Décret du Clermontois qui, malgré la correction, la menace encore de son bâton de maréchale ». Autour de la scène centrale, on peut voir des soldats français (tous notés n° 2) tentant d'empêcher des paons, symboles de l'orgueil mais aussi de l'Autriche car ils sont souvent associés à Marie-Antoinette, qui cherchent à attaquer la Constitution. À l'extrême-droite, l'un de ces soldats a déjà proprement embroché un paon. Dans le fond, au pied des collines, est alignée « l'armée patriote [qui] veille [sic] sans cesse au prest [re-sic] de la Constitution », passée en revue par La Fayette (n° 5) et son aide de camp La Colombe (n° 4). Bien que très politique, cette gra-

(32) Annie DUPRAT, « Le regard d'un royaliste sur la Révolution : Jacques-Marie Boyer de Nîmes », *AHRF*, n° 337, 2004, p. 21-39. Voir *Histoire des caricatures de la révolte des Français*, T. 1, folio 258 et collection De Vinck 3499.

(33) Dans l'iconologie traditionnelle, une femme coiffée de remparts est la représentation allégorique d'une ville.

vure emprunte à plusieurs registres, celui de l'allégorie classique, celui du bestiaire symbolique et celui de la représentation événementielle, ce qui en fait une œuvre magistrale³⁴.

Sans prétendre balayer toutes les fessées administrées à des militaires arrêtons-nous pour finir sur *La correction républicaine*, estampe de grand format³⁵ (fig. 32). Parfaitement équilibrée, elle montre, au premier plan, deux groupes d'hommes, les fesses nues mais portant la marque de leurs blasons, en train de subir le châtimement de la fessée. Il s'agit, à gauche de Pichegru fustigeant le duc d'York et, à droite, de Jourdan infligeant pareil châtimement à Cobourg. Entre les deux groupes, sur une table, une bouteille de rhum et des citrons destinés à célébrer la victoire en buvant un punch... Le fond de l'estampe est rempli de figures des places-fortes gagnées par les troupes françaises en 1793 et 1794 : Ostende, Ypres, Menin, Courtray, Mons, Fleurus et Charleroy, dominé par un aérostat. L'usage des premiers aérostats à des fins militaires date effectivement des années de la première coalition.

Concluons cette brève réflexion sur une série de caricatures à la fois triviales, obscènes et très politiques, par quelques remarques sur l'utilisation de ce genre d'images dans la réflexion historique. On peut les regarder et les commenter en invoquant « la parodie grotesque », le « rire carnavalesque », le « monde à l'envers » et citer rituellement Michaël Bakhtine³⁶. Pour exactes que soient ces remarques, elles négligent pourtant une autre donnée, celle de la force polémique de ces images, qui sont des gravures de combat, violentes, à vocation propitiatoire, autant que des armes destinées à faire rire, dans une période qui prédisposait davantage à la violence qu'à l'humour.

Annie DUPRAT
CICC 95 000 Cergy
CNRS UPR 3255
annie.duprat@orange.fr

(34) De Vinck 4416.

(35) De Vinck 4697 (0, 344 x 0, 477).

(36) Mikhaïl BAKHTINE, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. française, Paris, Gallimard, 1970.